

## « Michel hurlait »

Yvon Dubeau

---

Numéro 60, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27602ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

Dubeau, Y. (1991). Compte rendu de [« Michel hurlait »]. *Jeu*, (60), 158–160.

Maryse Pelletier sur la difficulté d'aimer. Regarde-t-on son chien mourir étouffé par un os sous prétexte que c'est respecter sa liberté et sa nature de chien de le laisser en manger ou l'empêche-t-on de le faire? Enfin, c'est un exemple!

Connaître l'autre sans être indiscreète ni emmerdeuse, désirer sa présence, mais respecter sa solitude, admirer sans être aveugle, tout cela, il est vrai, fait partie de la relation amoureuse. Toutefois n'aurait-on pu le dire de façon moins appuyée?

Malgré quelques bons mots, alors que l'on reconnaît une situation, un cri du cœur, déjà entendu ou même prononcé — ce qui dénote tout de même un certain ancrage dans la réalité actuelle —, malgré quelques formules qui font réfléchir aux réflexes contractés dans notre société fonctionnant à double vitesse («j'aime pas les départs, tout le monde part tout le temps») alors qu'on pourrait bien s'accorder quelque indulgence, malgré aussi une certaine dose d'humour, on regrette l'éparpillement qui nuit à l'analyse psychologique.

Cette pièce sur la peine d'amour, et la difficulté de s'y retrouver lorsqu'on a été abandonné et que l'autre ne semble pas avoir trouvé ou la force ou la délicatesse d'expliquer ses gestes, tombe malheureusement dans les pièges qu'elle voulait dénoncer : on souhaiterait plus d'explications, plus de profondeur, plus de finesse. De plus, l'auteur ayant choisi d'illustrer les différents comportements, entre autres, par le biais de la comparaison entre les cultures orientale et occidentale, il y avait là aussi des pièges difficiles à éviter. Les poncifs et les généralités ne demandent souvent rien de mieux que de revenir à la surface.

Mentionnons la beauté du décor composé d'immenses éventails dessinant rideau de scène, paliers, toiles où étaient projetées de magnifiques images; c'est là que la rencontre entre l'Orient et l'Occident s'est le mieux manifestée. Les connotations n'étaient pas trop soulignées. Il n'était certes pas facile de créer un lieu où devaient se rencontrer personnages fictifs et réels,

issus de cultures différentes et, de plus, en si grand nombre!

**louise vigeant**

## «michel hurlait»

Création collective inspirée d'un article de François Bonnet paru dans le journal *Libération*. Mise en scène : Luc Dansereau; scénographie : Lucas Yakouvakis, Catherine Blain et Normand Charron; bande-son : Louis Gignac; répétiteur : Michel J. Barrette. Avec Caroline Boyer, Alain Dessureault, Christian Lafleur, Gaétan Nadeau, Maria Ratto et Alain Veilleux. Production de Mécanique Générale, présentée à l'Espace Go du 9 au 27 avril 1991.

### du fumier pour les fleurs

«Enfermé depuis plus de dix ans avec sa mère et son frère, Michel vivait nu, couvert de crasse, dans la saleté gluante d'une maison familiale de banlieue. Excédée par ses hurlements, une voisine finit par appeler la police. La télé découvre alors cette planète de folie et en fait l'objet d'un festin médiatique.»

La troupe Mécanique Générale présente en ces mots la version définitive de sa dernière création. Inspiré par un fait divers paru dans le journal *Libération* et transposé dans le «charmant» quartier de Saint-Raphaël de l'île Bizard (ou bizarre), ce texte dramatique nous fait pénétrer dans les coulisses de l'univers médiatique, avec ses mesquineries, son voyeurisme, sa propension à la fabulation, et nous conduit, d'étape en étape, de l'événement somme toute tragique en soi à sa transformation en *freak show* verbal et verbeux pour voyeurs. On y trouve, transposés et caricaturés à souhait, les tics et les trucs de l'univers télévisuel où la pub vient régulièrement interrompre le spectacle pour livrer la bonne nouvelle, où l'art est asservi à la production du spectacle marchand, où l'on s'emploie à faire d'une tragédie toute personnelle une affaire d'envergure nationale.

Ce que nous présente Mécanique Générale est une sorte d'autopsie de l'information spectacle. Certes, le sujet n'est pas nouveau; mais cette

*Michel hurlait* «nous fait pénétrer dans les coulisses de l'univers médiatique, avec ses mesquineries, son voyeurisme, sa propension à la fabulation». Photo : Rolline Laporte.

production nous permet de mesurer, autant par la structure du texte que par sa mise en scène par juxtaposition, la distance qui existe très souvent de nos jours entre la réalité d'une part et sa représentation médiatisée d'autre part.

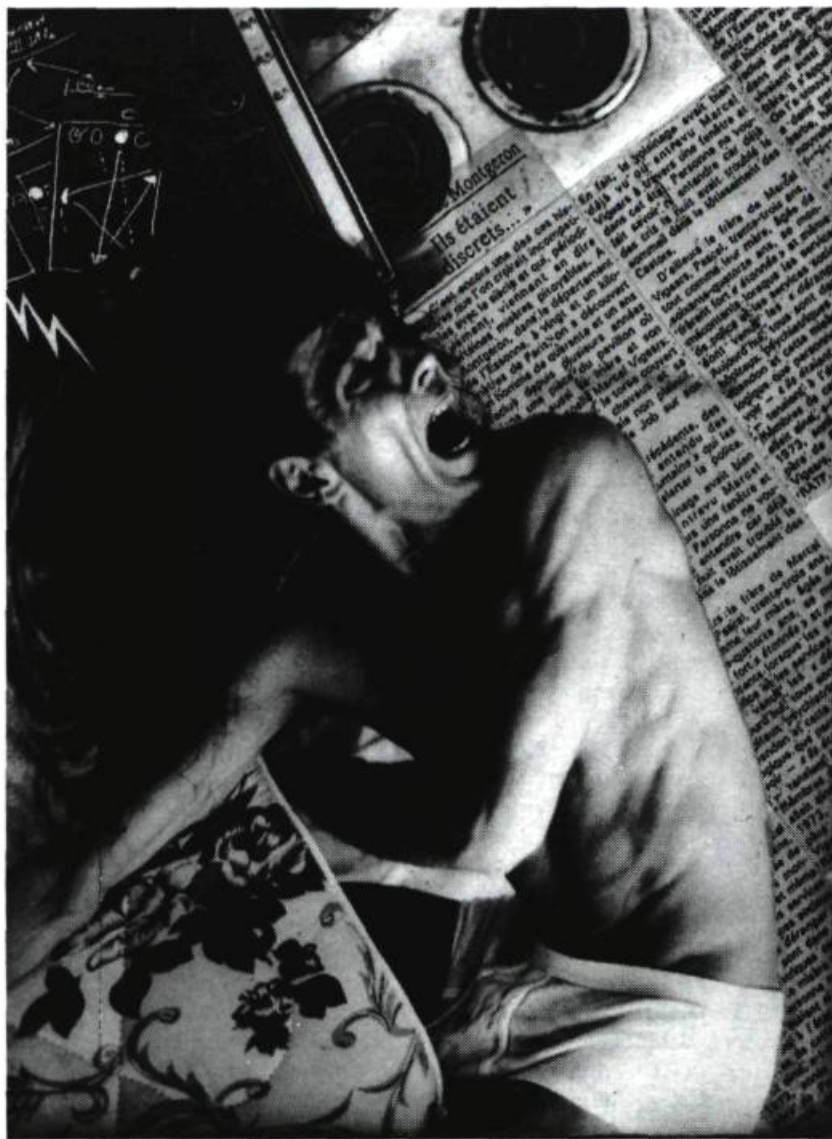
Au fond, au centre droit, un peu en retrait, comme filtrée par un éclairage qui fait écran, la réalité, sordide : dans un intérieur crasseux, un vieux mobilier tout déginglé, la famille Vigeant,

les yeux rivés au petit écran, et un grabat poussiéreux sur lequel gît Michel entraîné régulièrement dans ses accès de hurlements ou secoué par les spasmes de ses vomissements. Par contraste, au premier plan, l'univers hyperléché de la vitrine électronique.

Par une progression dramatique finement menée, on abandonne graduellement le simple domaine du drame de mœurs pour entrer dans

celui nettement plus cynique du délire médiatique où ce sont moins les êtres humains qui comptent que le spectacle lui-même et la cote d'écoute qu'il faut atteindre. Alors, on gratte jusqu'à l'os! À la simple nouvelle succèdent le reportage, la reconstitution des faits, l'interview des témoins et celui, tout à fait sarcastique, des journalistes par... les journalistes, la table ronde où on fait «le point» : la saturation *ad nauseam* par la répétition incessante des mêmes faits. On met l'accent sur les détails sordides : la nudité, la crasse, les odeurs répugnantes, les hurlements... «Des êtres livides rongés par la débilité», voilà le portrait que fait une speakerine de cette famille. Pendant ce temps, le spectateur peut voir en arrière-plan une reconstitution des événements sur un mode naturaliste. Mais devant une telle surenchère, impossible de faire le partage entre la réalité et la fiction. Finalement, le spectacle met en évidence l'absence de compassion dont fait preuve ce genre d'outil médiatique devant la misère humaine. C'est l'univers des stars de l'information qui grandissent de la misère des autres. Du fumier pour les fleurs, pourrait-on dire.

Avec une bande sonore souvent hallucinante et des trouvailles comme la scène du début qui met en relief le caractère tout à fait primitif de cette famille inusitée, ou





cette projection en 8mm des souvenirs de vacances de la famille sur un drap qui en fait une image éclatée, brisée, sur l'air de «Summertime», ou encore le bruit démesurément amplifié de la respiration des policiers dans les masques à gaz qu'ils portent à cause des odeurs lorsqu'ils entrent chez les Vigeant, le caractère ironique du texte et du jeu des comédiens fait de cette satire à la fois une parodie et une critique acide du monde de l'information. En somme, il s'agit là d'un spectacle mordant et efficace.

**Yvon Dubeau**

## «les palmes de m. schutz»

Texte de Jean-Noël Fenwick. Mise en scène : Denise Filiatrault, assistée de Sue Turmel; décor : André Barbe, assisté de Jean Morin; éclairages : Claude Accolas; costumes : Jean-Yves Cadieux; conception sonore : Claude Lemelin. Avec Gary Bray (le commis de laboratoire), Henri Chassé (Pierre Curie), Patrice Coquereau (Gustave Bémont), Sylvie Drapeau (Marie Curie), Germain Houde (Rodolphe Schutz), Danièle Lorain (Georgette) et Jean-Louis Roux (recteur du Clausat). Une production des Films Rozon, présentée au Théâtre du Nouveau Monde du 12 juillet au 5 septembre 1991, puis en tournée québécoise. (La pièce sera reprise au Théâtre Saint-Denis du 18 février au 7 mars 1992.)

### les palmes d'une équipe

Un sujet solide, un auteur habile et spirituel, une metteur en scène pour qui le comique n'a pas de secrets, un décorateur et un éclairagiste inspirés et d'excellents comédiens judicieusement distribués : cette production a tout pour elle. Le succès qu'elle a obtenu n'a donc rien qui surprenne. La pièce raconte quelques années de la vie de Pierre et Marie Curie, années où ils menèrent les recherches qui devaient aboutir, entre autres, à la découverte du radium.

Rodolphe Schutz est le patron du laboratoire de physique et de chimie où travaillent un jeune chercheur plein de promesses : Pierre Curie, et son collègue Gustave Bémont, un joyeux drille que la passion du gain et des inventions de toutes sortes emballe plus que les travaux arides du laboratoire. Le rêve — pour ne pas dire l'obsession — de monsieur Schutz est de remporter les

fameuses «palmes académiques», hommage honorifique annuel décerné par la Sorbonne à la découverte scientifique jugée la plus marquante. Arrive Marie Skłodowska, une physicienne et mathématicienne polonaise fraîche émoulue de l'université, jeune femme chez qui l'audace et l'imagination nourrissent le génie, qui s'intègre au laboratoire et se joint à Pierre Curie dans une recherche commune. Bientôt, ils deviennent amis complices, puis mari et femme. La pièce raconte l'histoire parallèle de l'union amoureuse et de la collaboration scientifique qui devait faire d'eux les savants importants que l'on sait, les péripéties du couple et de la démarche commune de Pierre et de Marie Curie dans le travail. Elle met aussi en scène des personnages secondaires qui sont d'excellents faire-valoir des deux héros : la gouvernante et nourrice de l'enfant des Curie : Georgette; le collègue de laboratoire de Pierre et Marie : Gustave Bémont, un personnage brillant et farfelu; le recteur du Clausat, patron de Schutz au sommet de la pyramide hiérarchique et, évidemment, l'«hénarisme» monsieur Schutz, dans la peau duquel Germain Houde donne toute la mesure de son talent. Une vigueur, une vérité et une drôlerie absolument irrésistibles se dégagent du comédien-personnage rembourré, littéralement transformé par le costume et le maquillage; monsieur Schutz sort tout droit d'une caricature de Daumier, et à chacune de ses apparitions sur scène, lorsqu'il vient harceler ses poulains pour pousser sur la découverte et faire éclore au plus vite l'idée de génie qui lui fera décrocher les palmes qu'il convoite comme le couronnement de sa valeur personnelle, on est littéralement stupéfiés, ébahis et ravis par la puissance de Germain Houde à se transformer, par sa force à nous faire croire en cette transformation si radicale. Sylvie Drapeau, en Marie Curie, fait preuve d'une verve et d'une énergie qui dépoussièrent et actualisent l'image de cette personnalité scientifique trop souvent reléguée au second plan au profit de son mari, alors que c'est à elle, en fait, qu'on doit la découverte du radium. On a souvent vu Sylvie Drapeau dans des rôles plutôt sérieux, sinon tragiques; elle déploie ici une drôlerie tout en souplesse qui lui va comme un gant. Henri Chassé s'affirme enfin dans un rôle de maturité (je ne l'ai vu jusqu'à maintenant que dans des